

**UGO
BELLAGAMBA**

**L'ORIGINE
DES VICTOIRES**

L'ORIGINE DES VICTOIRES

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, novembre 2015
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-917689-98-1 // EAN : 9782917689981

NATACHA

(Marseille, 1973)

La vieille dame regarde le ciel.

Ce n'est pas difficile, son fauteuil ergonomique la maintient dans une position semi-allongée qui ne lui laisse que peu de choix : soit les dalles grises du faux plafond, soit le ciel qui se déroule lentement, comme un papier cadeau à l'azur froissé, à travers les grandes fenêtres du salon de la maison de retraite. Elle en est venue, avec le temps, à préférer lorsqu'il pleut, lorsqu'il tonne, là-bas, de l'autre côté du double vitrage mal nettoyé, et que le ciel descend si bas qu'il pourrait presque l'emporter loin de cette vie d'attente, d'éclats de voix perdues, de raclements de gorges flétries. Et puis, le ciel gris lui rappelle celui de l'aube de l'humanité, quand il fallait courir pour survivre. Dans ses souvenirs les plus lointains qui ont gagné en puissance au point d'occulter tout ce qui se passe autour d'elle, le ciel a déjà été d'une autre couleur que bleu ou gris. Une fois, elle s'en souvient comme si c'était hier, il a été blanc, noyé d'une lumière si pure qu'elle en devenait douloureuse.

C'était un été.

Un de ces étés fous, à l'aplomb du temps, qui n'existent que dans l'enfance. Un été d'une présence inouïe, presque inhumaine. Un matin de juin, dans un autre monde, loin de cette zone commerciale minable où la maison de retraite a poussé, tel un champignon, sur la peau grumeleuse du néant.

C'était à Marseille et le soleil caracolait au-dessus des flots paresseux de la Méditerranée, comme un jeune chien excité. La vieille dame se revoit, nageant avec sa mère dans l'anse étincelante de la calanque de Morgiou.

Elle sourit aux anges, et, repoussant d'une main tremblante son veston de laine, laisse entrer la vie qui remonte de l'abysse. La petite fille s'éveille en elle, souffletant d'une main impertinente la sinistre universitaire qui s'accroche à sa chaire et à sa raison, cette femme dérisoire et desséchée, qui a laissé tous ses rêves s'envoler. La petite-fille remonte maintenant à la surface, et tel un poisson volant, fait éclater les rides du visage parcheminé.

Joie pure.

Le vieux corps retombe, comme une voile que nul ne borde plus. La vieille s'en est allée, elle a pris la direction du passé, pour un voyage sans retour, jusqu'à ce samedi matin de l'été 1973.

*

Nous roulons tranquillement vers les Calanques, maman et moi, l'autoradio à fond, les vitres ouvertes et de larges lunettes de soleil sur les yeux (ou dans les cheveux, selon s'il y a, ou non, de jolis garçons sur le trajet). Nous roulons en direction

de Marseilleveyre, puis de la route des Baumettes. On écoute Simon & Garfunkel, et Pink Floyd, bien sûr, dont le dernier album, *The Dark Side of the Moon*, est ce qui se fait de mieux. C'est l'album qui arrache. Le « trip » ultime dirait l'oncle Michel, qui ne fume pas que du tabac.

Oh, comme tout est bien, comme la vie est belle.

Nous allons nager, entre « grandes », et le monde nous appartient. Nous laissons tout derrière nous, libres comme l'air. Le boulot d'enseignante de ma mère, ma récitation de français, et même les remarques de ce petit merdeux d'Éric Carcopini, à la récré de vendredi ; toutes les petites déceptions du quotidien. Surtout, nous laissons ce papa qui, au début de l'année dernière, a préféré l'exotisme de l'Afrique du Sud, à notre petite vie « tranquille ». Il m'écrivit, de temps en temps, mais sa « petite princesse » ne lit plus ses cartes postales. Il fait les « m » comme des « u », et ses « n » ressemblent à des « i », ce qui rend ses phrases aussi incompréhensibles qu'une incantation vaudou. Quant aux images, elles manquent cruellement d'originalité.

Oui, on va nager, maman et moi, comme d'autres partent pour ne jamais rentrer. À l'arrière de la Simca, qui doit avoir deux mille ans, je me prélasse telle une reine d'Orient, sans ceinture ! J'ai l'impression de laisser tout le gris du monde disparaître derrière moi. Je n'ai même pas besoin de jeter un coup d'œil vers l'arrière, seule la lumière à l'avant, seul l'avenir, m'intéresse.

Je pose machinalement la main sur mon masque de plongée, et le porte à mes narines : j'aime l'odeur du plastique chaud. Les yeux momentanément fermés, je passe mon index

juste à l'endroit où il s'est fendu. Oh, ça ne laisse pas passer l'eau, je l'ai testé à la maison dans la baignoire. C'est moi, le Capitaine Nemo des quartiers nord, prête à affronter un calmar géant. Je suis une plongeuse expérimentée, je sais ôter l'eau de mon masque toute seule.

Qui sait quel trésor m'attend sous les algues dansantes des calanques ? Un coffre de pirates, une clef magique, ou mieux, une grotte qui mène à un autre monde, où Poséidon tient sa cour dans un château aux tours cyclopéennes ? Si cela arrive, je sais exactement ce que je ferai, parce que je me le suis répété cent fois dans ma tête, le soir, en m'endormant. D'abord, je remonterai à la surface, une dernière fois, et j'appellerai maman qui ne sera pas loin (elle ne l'est jamais) ; je la prendrai par la main pour l'emmener dans mes contrées marines du rêve, où, bien sûr, l'on respire l'eau comme si c'était de l'air. Poséidon nous accueillera à palmes ouvertes, et jamais nous ne referons surface. Nous ne laisserons derrière nous que deux serviettes, même pas mouillées, un vieux transistor à l'antenne rouillée, des effluves insistantes de sel marin, et un monde réel bien ennuyé de nous avoir laissées partir à l'aventure. Je vois déjà les premières pages des journaux du lendemain : « Drame dans les calanques. Une universitaire et sa petite fille de dix ans ont disparu. La dernière fois qu'on les a vues, elles plongeaient sous la calanque de Morgiou. Les obsèques de Claudia et de Natacha Rivaldi auront lieu à la chapelle, blablabla... » Mais ce ne serait qu'une terrible méprise. Toutes les morts sont des disparitions. Mais toutes les disparitions ne sont pas des morts. Et les gens qu'on ne retrouve jamais ne flottent pas tous entre deux eaux pour

l'éternité. Certains ont, tout comme je compte le faire, trouvé le chemin de l'autre monde.

Je joue avec cette idée, en écoutant « The Great Gig in the Sky ».

*

Je les observe, flottant, invisible, au-dessus d'elles.

Je ne crois pas que Claudia ait senti ma présence. Après tout, elle n'est pas la Victoire la mieux préparée que je connaisse, et ces derniers temps leur formation semble un peu approximative. Relâchée, disons. Peut-être est-ce l'effet collatéral de la révolution hippie. Cela, je l'avoue, m'enchanté. Ce n'est pas que je sois fatigué, mais je n'ai pas trop envie de jouer les virtuoses de la douleur et de la manipulation, ces temps-ci. J'ai plutôt envie d'un repas facile, rapide. À force d'écumer Marseille pour y provoquer rixes, déchirements familiaux ou suicides, à tous les degrés de la société phocéenne, du Panier jusqu'à l'Estaque, à force de faire monter, dans ces années soixante-dix qui commencent, les tensions sociales, les réflexes identitaires, chez les natifs comme chez les immigrés, j'ai fini par épouser le rythme indolent des marées qui la bordent. Je suis plus méridional, en somme.

Mère et fille ont laissé la voiture sur le parking des Baumettes et emprunté le sentier qui serpente jusqu'à l'anse littorale. Telles des nymphettes insouciantes, elles marchent droit dans le piège que je leur tends. Mais il faut que je me dépêche, je n'ai pas encore choisi mes petits orvets. L'excitation me saisit, comme au bon vieux temps, et la sensation de faim que j'éprouve, maintenant que j'ai la certitude de la combler très prochainement, m'est délicieuse.

Maman m'a fait lire Jean-Jacques Rousseau, l'année dernière. C'était assez difficile au début, mais j'ai des capacités un peu supérieures à la normale (du moins, c'est ce que dit maman : j'ai la tête « bien faite »). En voyant la végétation souillée par les déchets des visiteurs (bouteilles de soda brisées, mouchoirs en papier), je ne peux m'empêcher de repenser au *Discours sur les Sciences et les Arts* : les sociétés humaines ne progressent pas ; tout au contraire, avec le temps et l'Histoire, en s'éloignant inexorablement d'un État de Nature qui, pour le Citoyen de Genève, avait été un « âge d'or », elles se corrompent lentement. Je me demande si les sciences et les arts sont vraiment les seuls responsables. Et puis tout n'est pas si noir : le cinéma de quartier et le chewing-gum à la fraise repêchent la civilisation.

Tout en marchant vers la mer, je remarque que ma mère s'est murée dans un silence introspectif. Elle fait ça depuis le départ de papa, et j'évite de la déranger, parce qu'après, elle pleure. Alors, je m'adonne à mon jeu favori. C'est très simple, je me sers de mon imagination pour « augmenter » le monde.

Là, derrière les arbustes, et les massifs de genévriers, qui le disputent aux pins d'Alep, s'ouvre soudain une perspective nouvelle. Une montagne surgit, sa cime blanche déchire les nuages. On dirait une forteresse taillée par et pour les dieux. D'après maman, j'ai une imagination aussi fertile que son arrière-grand-mère sicilienne, qui était, paraît-il, une poétesse très connue. Les calanques, pourtant, par leur beauté si rare, n'ont pas besoin d'être « augmentées ». En ces lieux empreints de magie, je me dois de refréner mon humeur vagabonde.

Je vais me contenter d'un changement d'échelle. Les falaises de calcaire des calanques deviennent des mondes à part entière. Des univers verticaux, où s'accrochent des sociétés-aspérités, habitées par des groupes d'humanoïdes aux ailes miroitantes. Ils n'ont qu'un seul mot pour « horizon », mais déclinent la hauteur et la profondeur en plus de cent termes techniques ou poétiques, de la cime à l'abîme. Moi, Natacha Rivaldi, je deviens une brillante « anthropologue » qui part vivre aux côtés de ces autochtones, que je qualifie d'« anges » dans mon carnet de notes. J'apprends leur langue, dans le Grand Livre du Clair-Écho, leurs us et coutumes, je me mêle à leurs cérémonies les plus intimes : mariage, nidification, envol et, ce rituel si difficile de passage à l'âge adulte, le contre-envol. Au bout de quelques années, je suis devenue l'une des leurs, j'ai oublié le but de mon étude, je me suis confectionné des ailes artificielles ; au côté d'un garçon à la chevelure d'or, au nom intraduisible, je me jette du haut de la falaise pour, au dernier moment, redresser ma course folle et planer sur les eaux.

« Ma chérie, regarde. Nous y sommes », dit-il avec la voix de ma mère.

Ma rêverie se dissipe, nous sommes arrivées.

En contrebas, offerte à nos regards inquisiteurs, tel un chat qui s'alanguit pour que son maître le caresse sous le ventre, la calanque de Morgiou miaule sa joie de nous revoir. Il n'y a pas beaucoup de monde sur le port, autant que je puisse en juger. La majesté du site est à couper le souffle. Nous restons interdites, un long moment, et sans que j'en aie véritablement conscience, ma main rejoint celle de maman, qui, d'une légère pression sur mes doigts, me dit tout son amour. La réalité,

parfois, excède le rêve. Notre descente vers le port se fait en silence, dans la contemplation.

*

Mes petits orvets n'ont pas été difficiles à trouver.

L'un, venu de la Botte, traînait dans un bar des Goudes, la cinquantaine tassée, marin ivre sans bateau, sans mie, sans sou, rampant dans l'ornière traîtresse du désespoir. Il s'appelle Valerio. Il a été facile de me saisir de lui, d'autant plus qu'il porte une telle culpabilité au plus profond de son cœur qu'il voit ce que je m'apprête à lui faire comme une punition méritée. Il ne résistera pas.

L'autre, fils de Carthage, a été plus difficile à mouvoir, à détourner de son quotidien de commerçant paisible. Son esprit était ordonné, obéissant à la règle stricte d'un culte profondément enraciné. Mais j'ai su où il fallait appuyer pour que son désir chthonien brise la surface. Il a renversé le thé qu'il buvait et s'est levé. Le gentil Nasrine m'appartient désormais, il fera tout ce que je lui ordonnerai.

Mes petits orvets convergent vers les calanques, d'un pas un peu claudicant, d'une humeur encore un peu incertaine, le temps que j'ajuste correctement leurs neurones-miroir. Déjà, ils croient se connaître l'un l'autre, et partager une colère purement factice. Ils ne se hâtent pas. Je veux laisser le temps à la Victoire et à sa fille de partager un dernier moment, avant de les dévorer.

*

L'eau est toujours trop fraîche au début de la baignade et trop chaude avant la fin, c'est agaçant. Le moment idéal, celui où l'on se sent comme un bébé dans le ventre de sa mère, est insaisissable. Il vient toujours, mais s'échappe. Et, si je ne peux changer cela, je sais au moins pourquoi il en est ainsi, car, bien sûr, je suis une nageuse accomplie. Et surtout parce que maman me l'a expliqué.

Cet instant idéal, fragile et supérieur, est celui où l'être humain réappartient à la Nature, et celle-ci n'a que faire de la conscience. On devient alors la vague, l'écume, la surface et le fond entremêlés. On *devient* la mer. Et le souvenir d'avoir été un individu à part entière s'éparpille à la manière d'une rose fanée lancée par-dessus les flots, dont les pétales-radeaux se laissent emporter au gré des courants, ou coulent au fond des vortex. Tout s'abolit. Et nous resplendissons, au sens étymologique du terme : notre corps se remet à briller et, si nous savions capter cet instant, et le conserver en nous, nous pourrions nager éternellement, sans jamais en avoir conscience. Je ne vois pas ce qui pourrait égaler cela, et même les étranges mystères du monde des adultes, ces plaisirs que je ne m'autorise pas à deviner, de peur qu'ils ne brisent ce pouvoir que j'ai de créer mes propres histoires, je ne crois pas qu'ils puissent égaler la nage, et je ne suis pas prête à payer le prix qu'il faut pour y accéder.

Du moins, pas pour le moment.

Nous avons nagé pendant plus de deux heures, à partir de la petite plage de Morgiou ; nous n'avons pas essayé d'atteindre le Cap, car maman le juge trop lointain pour moi. Elle se trompe, mais ça n'a pas d'importance. Au moment où, dans

la lumière d'un soleil qui a largement dépassé son zénith, nous retrouvons le rivage, j'observe ma mère à la dérobée. Elle semble aux anges, comme je m'y attendais, mais il y a cette ombre fugitive dans son regard clair. Elle réprime un frisson. Je feins de n'avoir rien remarqué, mais tout en saisissant ma serviette, je renforce mon acuité, tel un prédateur à l'affût.

Maman s'agenouille après avoir passé sa propre serviette autour de la taille. Je remarque que son bikini bâille un peu. Elle a maigri depuis le départ de papa. Je m'assieds à mon tour et elle me passe mon tupperware. Nous mangeons en silence, la tête baissée. Maman avale vite, ne boit pas assez, comme si elle était *pressée*. Je l'ai déjà vue dans cet état, juste avant un cours. Bien qu'elle maîtrise parfaitement sa pédagogie, elle est toujours inquiète avant de commencer.

Mais qu'est-ce qui peut bien l'inquiéter, ici ?

Je reste silencieuse. Ce qu'elle a à me dire, je le sens, doit être difficile. Le repas frugal, deux tranches de jambon sur un morceau de pain frais, un carré de fromage frais, une demi-banane et un morceau de chocolat noir, dont le goût amer reste en bouche longtemps, ne nous empêchera pas de repartir nager dans quelques minutes. Nous avons choisi la calanque de Morgiou, pas seulement pour sa beauté, mais aussi parce qu'il y a moins de nageurs, en raison de la proximité immédiate du port de pêche. Non pas que les pointus soient particulièrement dangereux, on les voit arriver de loin (et, surtout, on les entend). Certains croient percer le secret des calanques en plongeant depuis des endroits peu accessibles, mais ils se trompent. Peu importe d'où l'on plonge, c'est l'endroit où l'on arrive en nageant qui compte, seul.

Et, maman se met à parler, pile au moment où je m'y attends le moins.

« Il y a quelque chose que j'aurais dû te dire depuis longtemps, Natacha...

— Depuis le départ de Papa ? » réponds-je du tac au tac.

Son hésitation est presque imperceptible.

« Oui. Mais, c'est plus important que ton père... »

Sa voix est subitement devenue fragile.

Elle baisse les yeux.

« C'est même, d'une certaine manière, plus important que... toi ! »

J'absorbe le choc.

Ce n'est ni de l'humour ni de la provocation. Maman pense ce qu'elle dit. Elle vient de m'asséner une vérité dure, sous une forme anodine, du genre de celles que l'on évite, généralement, de faire peser sur les épaules d'un enfant. D'un coup, j'ai une impression très négative : comme si elle allait m'annoncer qu'elle venait de rencontrer quelqu'un, un artiste étranger qui l'aimerait passionnément et lui demanderait de quitter la France, seule, en m'abandonnant, en me mettant en pension. Cela me paraît fou, mais à mon tour, je frissonne.

« Je ne ferai jamais rien qui puisse te blesser, ma chérie. Toutefois...

— Toutefois ?

— Ce que je vais te dire te changera à jamais. »

Les hypothèses s'emmêlent dans ma tête, je ne prends plus le temps de réfléchir.

« Tu n'es pas ma vraie mère, c'est ça ? Je suis une enfant adoptée ? »

Ma mère écarquille les yeux, et semble sur le point d'éclater de rire, ou en sanglots. J'ai l'impression qu'elle ne parviendra pas à se contrôler, ses yeux brillent, sa lèvre inférieure tremble un peu. Elle lève la tête vers les falaises, comme pour mieux refouler ses larmes. Soudain, son attention semble focalisée sur quelque chose, tout là-haut, mais avant que je n'aie pu suivre son regard, elle le détourne et le ramène sur moi.

« Tu es ma fille, Natacha. N'en doute jamais. Et, c'est précisément pour cela que je suis dans l'obligation de tout te révéler. Voilà, je ne suis pas ce que tu crois. Mon travail à l'université n'est qu'une façade. Je suis une Victoire, ma chérie. Si tu préfères, un soldat, engagé dans une lutte dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

— Un soldat... Comme une guerrière, une amazone ?

— Oui. Enfin, en moins épique. Mes armes ne brillent pas au soleil, et mon armure est surtout éducative. Mon ennemi s'en prend à l'humanité tout entière, sur tous les terrains, dans toutes les sociétés, à toutes les époques. Et ma mission, en tant que Victoire, est très précise. Je dois... »

Elle s'interrompt, lève à nouveau la tête, et fixe le sentier que nous avons emprunté en début de journée. Cette fois, je parviens à accrocher son regard. Le long de la falaise, deux hommes descendent doucement vers le port. Je ne vois rien d'inquiétant. La calanque de Morgiou est très appréciée, et le port attire beaucoup de promeneurs, certains n'y venant que pour le plaisir d'un verre et d'un plateau de fruits de mer. Ces deux-là, autant que je puisse en juger, n'ont pas ces atours criards, ces serviettes aux couleurs vives des touristes, ni les guenilles et l'attitude hébétée de mendiants avinés ou

de drogués qui viennent aussi parfois. Ils avancent tranquillement, l'un derrière l'autre, apparemment sans se parler, mais je ne jurerais pas que l'un d'entre eux, au moins, ne siffle pas. Des Marseillais bon teint, en somme.

Le contact frais de la main de maman, sur ma joue, me fait sursauter.

Je reporte mon attention sur elle.

« J'ai échoué dans la dernière mission que l'on m'avait confiée, Natacha. Je veux que tu comprennes bien ce que je te dis, concentre-toi sur mes paroles. »

Son regard s'est fait plus dur. Elle prend une inspiration profonde.

« Ton père était ma mission, et...

— Papa ? Mais que devais-tu lui faire ?

— Contente-toi de m'écouter, Natacha. Je devais, en tant que Victoire, détourner ton père d'un destin dangereux qui aurait fait de lui l'un des serviteurs de l'Orvet. J'ai fait tout ce que je pouvais pour que ses mauvais penchants ne soient pas exploités par l'Ennemi. Et, n'en doute pas, ma chérie, j'ai profondément aimé ton père. Il ne s'est pas passé un jour, depuis son départ, sans que je pense à lui. J'ai perdu l'homme que j'aimais, mais surtout je l'ai laissé tomber sous le contrôle d'un Démon. »

Le ton professoral de maman cadre mal avec le caractère irrationnel de ses propos. Pendant qu'elle lève à nouveau un visage inquiet vers le sentier, j'en viens à me dire que ma mère n'est pas à l'abri des faiblesses mentales qui touchent un grand nombre d'adultes. Je reconnais, déçue, cette tendance si répandue à interpréter les événements de telle manière qu'ils

semblent responsables des malheurs qui nous tombent sur la tête, en permanence. Comme si le monde pouvait nous faire mal volontairement.

Orvet ? Ennemi ? Démon ?

J'ai grandi à l'ombre des grands philosophes, surtout les Grecs, dont ce cher Aristote (qui, en fait, est stagirite, mais bon), que j'ai découvert grâce à ma mère. Qu'elle me les raconte ou qu'enfin je les lise dans le texte, le fait que son comportement présent semble complètement à l'opposé de cette « rationalité » qu'elle s'est efforcée de me faire découvrir et aimer me déroute complètement. Mes mains se crispent et je les place sous mes jambes croisées pour les dissimuler à maman. Je contiens mes larmes à grand-peine : ma mère est-elle devenue folle ? Que vais-je pouvoir faire pour l'aider ? La souffrance consécutive au divorce a fait basculer son esprit et je ne sais pas vers qui me tourner.

Je me sens, d'un coup, terriblement seule sur cette plage.

*

Ils sont si dociles.

Valerio, en particulier, est comme une pâte qui n'attendait que de lever. Il passe sa vie à essayer de refréner son appétit de vie, en souvenir de sa mère catholique, née dans une Sicile pieuse et rurale, et qui lui a inculqué la valeur de la frugalité. Joueur culpabilisé, sa fragilité est extrême. Je peux lui donner l'humeur que je désire, lui faire faire tout ce que je veux. Je pourrais même l'inciter à sauter dans les eaux cristallines de la calanque, trente mètres plus bas. Il tuera aisément pour moi.

Nasrine est un peu plus dur à manipuler. Sa foi, très pure, verrouille tout. Il n'y a pas de conflit en lui. Il a choisi son chemin il y a longtemps déjà. Mais, du coup, son désir n'en sera que plus dévastateur, une fois que je l'aurai déverrouillé. Il faudra le faire au tout dernier moment.

Comme les hommes sont dérisoires, drapés de faux-semblants, portant tous ces masques ridicules qu'ils confondent avec leur vrai visage. Comme ils me donnent envie de me repaître d'eux, là, tout de suite, en les poussant par exemple à s'entretuer, au nom de leur dieu respectif ou de leur couleur de peau. Mais le festin qui m'attend, en bas, avec la Victoire et sa fille arrogante, sera infiniment plus goûteux, plus roboratif. Malgré les millénaires qui passent, j'apprécie toujours autant de briser l'une de ces mercenaires qui se sont proclamées gardiennes de l'humanité, qui ont fondé des écoles au fil des époques pour lutter contre moi, mais qui ne comprennent toujours pas ma nature profonde. Elles se croient capables de m'ôter un territoire que j'ai conquis il y a bien longtemps.

*

Maman a repris son discours, d'une voix monocorde, peu pédagogique, et, même si j'acquiesce, je ne l'écoute pas vraiment. Elle ne semble pas s'en rendre compte et c'est encore plus terrifiant pour moi.

« ... Notre mission sacrée est de limiter l'influence de l'Orvet sur l'évolution des sociétés humaines. Nous, Victoires, sommes des sortes de vigies du corps social. Nous nous efforçons d'y déceler sa présence, et d'agir en conséquence. Il y a plus de... »

Mon cœur bat la chamade, je suis en plein désarroi.

Je baisse momentanément les yeux, essaie de me concentrer. Un regard à la montre à quartz au bracelet de plastique gris (le summum de la mode depuis l'année dernière) que maman m'a offerte pour mes dix ans m'apprend qu'il est 16 : 45. Déjà. Le temps semble s'être envolé et, tandis que le léger rafraîchissement de l'air me donne la chair de poule, je réalise que les ombres se sont épaissies tout autour de nous. À l'est, le cap Morgiou semble se jeter dans les eaux vertes de la calanque, comme s'il voulait se rapprocher, nous offrir un passage, une issue...

Une issue de secours !

« Maman, je m'écrie, en la coupant dans sa phrase. Sommes-nous en danger, ici ?

— Tu ne m'as pas écoutée...

— Réponds-moi ! »

Jamais je ne lui ai parlé sur ce ton péremptoire.

Pourtant, elle ne me gronde pas.

« Nous n'avons jamais été à l'abri, Natacha. Jamais. Même lorsque ton père était à nos côtés. L'Orvet est très puissant, il ne cède que rarement du terrain, et ce n'est pas parce que j'ai échoué qu'il se désintéresse de moi. Au contraire, il veut... »

Je commence à comprendre.

« Tu veux dire qu'il est là, avec nous, en ce moment ? »

Maman ne me répond rien, mais j'ai l'impression qu'elle acquiesce.

Et lorsque nous entendons des crissements de pas, derrière nous, elle ne bouge pas, elle ne se lève pas, comme si j'étais la seule à n'avoir pas compris, encore, à quel point c'est inutile.

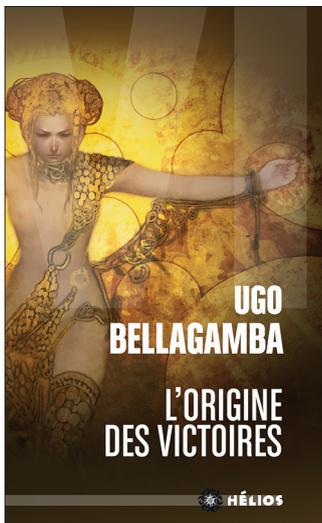
Je réalise qu'il n'y a plus personne sur cette petite plage encaissée, à part nous et... *Eux*. Ces hommes qui, à présent, sont avec nous, presque *sur nous*. Nous les avons vus cheminer lentement, depuis de longues minutes, sur le sentier qui mène du sommet de la falaise au petit port de la calanque de Morgiou. Nous aurions eu tout le temps de partir, de nous cacher. Maman, je le comprends, n'a pas voulu fuir. Ce n'est pas de l'arrogance, c'est peut-être de la bêtise, je ne sais pas.

Il faut faire face.

(Fin de l'extrait)

« Je suis une Victoire, ma chérie...
Si tu préfères, un soldat, engagé
dans une lutte dont l'origine se
perd dans la nuit des temps. »

L'Orvet a fait de l'humanité son terrain de chasse, causant famines, guerres et destructions. De la Rome antique jusqu'aux étoiles les plus lointaines, ce roman retrace le combat et les sacrifices des Victoires, ces femmes qui luttent dans l'ombre pour nous protéger. Lettrées, guerrières ou amantes, voici huit portraits de ces vigies qui jalonnent l'histoire et redessinent en creux notre futur.



Ugo Bellagamba est l'une des plus belles plumes de l'Imaginaire. Il l'a prouvé au fil de la demi-douzaine de livres qu'il a publiés, qui lui ont valu la reconnaissance de nombreux prix, dont le Grand Prix de l'imaginaire ou encore le prix Utopiales pour *Tancrede, une uchronie*. *L'Origine des Victoires* est peut-être son roman le plus personnel, tout en finesse et en subtilité, ancré dans les paysages du sud de la France.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €
([cliquez ici](#))

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-98-1